

## *La fille d'en face*

Vingt-et-une heures. Elle passe une main dans ses longs cheveux noirs, penche sa tête sur le côté d'un air las, regarde par la fenêtre dans ma direction. Nos regards se croisent. Le temps s'arrête. Elle se retourne soudainement. Une personne vient d'entrer dans la pièce, dépose sur son bureau une pochette cartonnée, et s'en va aussitôt. Elle se remet au travail. La magie s'est brisée. Enfin, la lumière s'éteint, elle rentre chez elle, emmitouflée dans son grand manteau. Le spectacle est terminé. Je tire le rideau.

Deux heures du matin. Je transpire. Les draps ont fini par se défaire, et ma peau s'est retrouvée au contact du matelas. Désagréable sensation. Au dehors tout est calme, l'on entend seulement la ventilation de l'immeuble d'en face qui fait un bruit sourd. Dans tout mon studio traînent les vêtements de la veille, jetés négligemment sur le sol. L'évier déborde de vaisselle. Les feuilles de cours éparpillées sur mon bureau cachent les restes d'un régime pizza-coca drastique. Je ne prends même plus la peine d'ouvrir mon courrier qui s'entasse lui aussi un peu partout. De toute façon, de nos jours, les seules lettres que l'on reçoit par la poste sont des factures ou des publicités. Le reste passe désormais par Internet. D'ailleurs, mon ordinateur, parfaitement à l'aise, lui, au milieu de ce capharnaüm, ronronne paisiblement.

Neuf heures et demie. J'ai à nouveau été victime d'une panne de réveil. C'est assez récurrent. L'uniforme plafond grisâtre ne semble pas plus décidé ce matin que les précédents à laisser parvenir jusqu'à moi la dose de clarté nécessaire à mon équilibre psychique. Mais mon regard s'illumine, quand d'un mouvement calme et gracieux, elle replace une mèche qui se balançait devant ses yeux. Elle est déjà là, assise derrière son bureau, une tasse de café dans une main, le téléphone dans l'autre. Elle a vu que je venais d'ouvrir le rideau. Torse nu, les cheveux encore tout ébouriffés, je bois du lait à même la bouteille en m'étirant paresseusement. En guise de bonjour, elle lève sa tasse tout en m'adressant un large sourire.

Malgré la faible luminosité, je ne peux pendant la journée que la deviner parmi les reflets qui me renvoient ma propre image. Avec fébrilité, j'attends que le soleil ait totalement disparu, pour qu'enfin se dessine son élégante silhouette. L'obscurité est totale à présent. Elle est encore là, derrière son écran d'ordinateur. Elle fait des mouvements circulaires avec sa tête tout en se massant la nuque. Elle s'interrompt, et regarde dans ma direction. A nouveau son sourire me laisse interdit. Elle se lève, enfile son grand manteau.

Elle n'était pas à son bureau ce matin. Ni ce soir. Un horrible pressentiment m'envahit. Le lendemain matin, la peur au ventre, je tire le rideau en espérant malgré tout voir apparaître l'élégante silhouette. Stupeur ! Un quinquagénaire grisonnant, cigarette au bord des lèvres, cravate serrée, est assis à sa place. S'apercevant que je suis en train de l'observer, il me jette un regard glacial, puis, se désintéressant de moi, il ajuste méticuleusement une photo dans un cadre doré du plus mauvais goût qu'il place bien en évidence sur le bureau. Avec tristesse je me détourne de la fenêtre. Elle ne reviendra pas.

Cela fait deux jours que je ne l'ai pas vu. Son remplaçant, toujours aussi aimable, ne m'a pas adressé un nouveau regard. Mais cela ne gâche en rien le fait qu'aujourd'hui, fait rarissime, le soleil réussit à percer entre les nuages. En levant les yeux vers le ciel, j'aperçois une grande

enseigne sur le toit de l'immeuble d'en face. Je ne l'avais jamais vu auparavant, il doit s'agir d'une nouvelle société qui vient de s'installer. Ce nom ne m'est pas totalement inconnu, j'ai l'impression de l'avoir déjà vu quelque part... Oui, sur un pli publicitaire, qui doit d'ailleurs encore traîner sur mon bureau. Je finis par remettre la main sur ledit courrier, non sans avoir du procéder à une fouille minutieuse de la surface encombrée de mon bureau. L'enveloppe n'est pas affranchie. A l'intérieur, sur une feuille elle aussi estampillée du logo de la société, non pas un argumentaire en vantant les mérites, mais seulement ces quelques lignes manuscrites :

*« Salut. Je suis la fille qui travaille dans le bureau en face de chez toi. Ça fait pas mal de temps que je t'observe, et j'aurais très envie de faire ta connaissance... si ça te tente, monte me voir un de ces soirs ; avant la fin de la semaine, car ma société vient de se faire racheter, et mon poste va être supprimé. Je m'en vais dans quelques jours... »*